

Souvenirs, souvenirs... (épisode 7)

Quand C m'a largué courant juin, au terme disons *historique* des *événements*, je n'ai pas compris sur le coup ce qui m'arrivait. Déjà que je suis lent à réagir en temps ordinaire, imagine après un KO !

Un double KO même, si on compte celui du retour à *la normale*...

Sans doute s'est-elle justifiée en douceur, C, comme elle savait le faire. Sans doute, comme les autres fois, ai-je dû muettement me rallier à sa décision... Mais pour être honnête je ne me rappelle avec certitude aucun de ses arguments. Aujourd'hui encore je suis bien incapable de démêler ceux qu'elle a réellement formulés des mille et une raisons non dites que ma déroute lui a prêtées par la suite...

Seule réalité aussi sûre qu'accablante - un poil humiliante même, si tu penses au grand souffle d'émancipation sexuelle qui avait alors balayé les campus et dont les saintes familles ne devaient cesser de nous faire grief avec des airs entendus : nous n'avions même pas fait l'amour ensemble.

Etonnant, non ? dirait feu Desproges...

C'était pourtant vrai que le dédale de la Sorbonne occupée avait ici et là, jusqu'en plein jour, des faux airs de Woodstock avant l'heure. Alors la nuit... Mais j'avais promis à ma mère, tu le sais, de rentrer tous les soirs.

Début d'explication, cette vertu nunuche à vingt-deux balais ? Oui, bien sûr ...

Je ne pouvais tout de même pas oublier, par exemple, ce fantasme de partouze dont C m'avait fait un jour la confidence en en riant. J'avais pris ça comme j'avais alors besoin de le prendre : une surenchère dans la révolte comme il était devenu presque banal d'en entendre, un jusqu'aboutisme de circonstance aussi naïf sans doute que les fautes extrêmes confessées naguère à l'abbé D pour me rendre intéressant à Dieu...

Car il faut bien l'avouer : mes visées personnelles sur C étaient autrement *sérieuses* - comme on dit dans les familles.

Tu te rappelles ce que tu écrivais de la passion amoureuse au début de notre correspondance ?

" Je crois que l'amour est une construction, un effort sinon un travail, et que l'idéologie romantique, la pression sociale du coup de foudre ou de l'accord parfait, ont fait plus pour le malheur des hommes que beaucoup d'autres plaies."

Coup de foudre, ma rencontre de mai avec C ? oui, ça ressemblait... Accord parfait ? je voulais croire... Même et surtout conscient des vertus illusionnistes du langage, oui, cent fois oui, aujourd'hui encore il me serait difficile d'évoquer ce que j'ai alors vécu - de mon point de vue en tout cas - par d'autres clichés que ceux-là.

Mais tout de même !... Si naïf que j'étais et si coincé sexuellement, j'avais aussi lu quelques livres. Pas seulement *Paul et Virginie* (qui d'ailleurs, comme la plupart des récits d'amour romantiques, finit mal...), pas seulement les romans à l'eau de rose dont souriait ma mère (et qui eux s'achevaient prudemment aux fiançailles...) J'avais aussi lu, de *Madame Bovary* à *Nadja* via *Pot-Bouille*, sans parler du contre-exemple mythique Sartre/Beauvoir, de quoi me convaincre que les états extatiques sont on ne peut plus solubles dans le temps conjugal. Ne me dis pas que les romans, les films, les médias, nos maîtres, nos prêtres, nos politiques et nos propres familles nous ont particulièrement incités, et moins encore conditionnés, à croire l'amour durablement fou !

Au contraire même.

S'il est un domaine où la plus bourgeoise des pressions sociales et la culture la moins moralisatrice font cause commune contre les aveuglements les plus naturels, c'est bien celui de l'épiphanie amoureuse.

Quand je dis que mes visées sur C étaient *autrement sérieuses*, c'est que mon propre conditionnement socioculturel en matière érotique ne devait justement plus grand-chose à ce que tu appelles l'*idéologie* romantique (si tant est que le romantisme soit une *idéologie*, ce qui resterait à prouver...) Sans doute, bercant C sur les bancs publics, n'en étais-je pas au point de nous rêver quelques lustres plus tard « *elle cousant moi fumant dans un bien-être sûr* », mais pas loin... Jusqu'en 68 en tout cas, sois en certain, c'était bel et bien à l'esprit de sérieux le plus popote qu'engageait la *pression sociale* la plus obstinément vouée au non-malheur des hommes : études sérieuses, union officiellement sérieuse avec une fille sérieuse, carrières programmables, deux trois enfants - pas plus - promis à des études toujours supérieures, et emprunt raisonnable sur quinze ans pour le chez soi à la campagne et la voiture qui va avec... Tout au plus quelques discrets adultères, autant que d'enfants à titre de compensation au devoir domestique, pour l'orgueil masculin et le fun du hors piste. Histoire aussi que l'adjectif *libéral* ait un semblant de pertinence jusqu'en amour...

L'idéal *Trente Glorieuses*, en somme.

Regarde mes parents :

Je ne partageais certes plus depuis longtemps leurs ambitions professionnelles, ni leurs goûts littéraires et artistiques, ni leurs orientations politiques, ni leur foi catho et moins encore leurs préjugés xénophobes. Mais côté couple rien à redire ! Je ne pouvais tout de même pas leur reprocher d'avoir sagement attendu la paix pour s'épouser, ni de m'avoir mis au monde non moins sagement neuf mois plus tard, ni d'être aussi fidèles l'un à l'autre que beaucoup de vrais libéraux et de bons chrétiens l'étaient peu... C'est qu'ils s'adoraient à vie ces deux-là ! et s'épaulaient au moindre coup dur, comme pouvaient alors s'adorer et s'épauler, j'imagine, en prise aux mêmes difficultés et soumis aux mêmes épreuves, bien des couples fidèles d'opinions radicalement opposées aux leurs - cocos bon teint compris.

Comment n'aurais-je pas rêvé à leur exemple, quand c'eût été sur la base d'une toute autre conception de la société future, d'y construire avec C le même bastion de tendresse et de respect mutuel ?

Y *construire*, oui, forcément - et dans l'*effort*, oui, au besoin... - une croissante solidarité sinon une sainte famille, un havre de vie commune à défaut d'une maison Bouygues, une œuvre (pourquoi pas ?) à défaut d'une carrière...

Raide amoureux, je t'ai dit.

Bon ! je n'étais quand même pas assez godiche pour lui parler mariage, à C, en plein mai 68. Ni davantage couple *normal*, marié ou pas, libéré ou moins. Mais est-ce que j'étais assez bon comédien pour ne pas avoir l'air d'y penser ? Est-ce que mes réticences à ne baiser qu'à la sauvette, a fortiori en public, n'étaient pas une façon hypocrite de lui répéter : *tu mérites mieux, je ne pense pas qu'à ça* ! Est-ce que ma désertion quotidienne à l'heure du couvre-feu n'était pas une manière de lui signifier, envers et contre mon désir, la priorité que j'accordais au respect de l'engagement pris ? Et l'*effort* auquel je m'astreignais alors en la laissant seule dans la nuit avec ses supposés fantasmes un gage de confiance quasi conjugal ?

Je me trompe peut-être mais je doute, encore à ce jour, que C ait jamais profité de mon absence nocturne pour s'abandonner d'une quelconque façon à cet *hédonisme* débridé qu'il lui arrivait d'évoquer par bravade. Sauf illusion mimétique de mon surmoi, même là, j'en jurerais, nous étions raccords. Et quand bien même je passerais pour le plus glands des glands en psychologie féminine autant qu'en affaires, c'est vrai que ma confiance en elle était totale. Est-ce que, d'ailleurs, je n'en étais pas au point de tout lui pardonner ?

Même pas jaloux...

Mais justement :

Est-ce que ce n'était pas cet esprit de sérieux-là qui lui faisait peur, à C ? ce contrat tacite de confiance inconditionnelle ? ce souci transparent de construire l'avenir - à commencer par le sien - quand tout nous conviait à la jouissance de l'instant ? cette *appropriation* virtuelle de l'autre sur fond de crédit raisonnable ? ce soin pris en pleine bataille de ménager nos arrières ? Jusqu'à cette distanciation critique d'intello sans lunettes dans l'exaltation générale ?...

Cette façon tranquille - quand j'y pense ! - d'être déjà si loin ailleurs quand elle avait tant besoin, elle, *d'être là*...

Tu te rappelles ma rédaction *Number One* ? Celle de mon marché chinois ? Celle où je me regardais regarder la rue en esthète sous les traits d'un oiseau en cage...

Comment, si je me mettais à la place de C, si je me regardais regarder avec ses yeux à elle, ne me serais-je pas reconnu là mieux qu'en vrai ? Ce cormoran domestiqué, quoi qu'il en pense, qu'on peut libérer sans risques à l'heure dite, et qui se distrait à observer la foule de haut sans jamais s'y mêler en attendant l'ordre d'envol. Bagué à vie corps et âme, en quelque sorte, et somme toute fier de l'être...

De quoi faire sacrément hésiter ma féministe en pleine euphorie libératrice, non ?

Tout cela n'est, je le répète, qu'une interprétation a posteriori. Je n'avais pas les yeux de C, je n'étais pas C... Mais que je me trompe ou non sur les vraies raisons de ma bérézina érotico-sentimentale importe peu. Ce qui compte ici encore c'est ce en quoi cette interprétation même, erronée ou moins, m'aura *dérouté* - dans tous les sens du mot.

Et pas qu'un peu, en l'occurrence.

Avec ta permission nous pourrions appeler cela *le syndrome du cormoran* : ne plus désormais décider de rien sans se regarder décider avec les yeux de l'autre. Ceux de C bien sûr, en ce qui me concerne, au départ tout du moins. Ou en tout cas du souvenir que je gardais de C et de la légitimité que j'accordais à son jugement sans complaisance... Quelque chose comme le petit ange Haddock du capitaine ou le Jiminy Cricket de Pinocchio, mais en plus sexy. Quelque chose comme ce que j'appelais ma *conscience*, du temps où j'étais croyant, mais en moins évanescents et plus clairement engagé que le Saint-Esprit. Ce que les auteurs solitaires appellent aussi leur lecteur (ou lectrice), parfois, quand ils font de l'écriture leur vie et qu'ils se relisent avec assez de recul critique pour se corriger à mesure.

En juin, le cousin Etienne avait enfin regagné ses pénates. J'avais retrouvé ma chambre, mes livres, mes disques, mon manuscrit - et Albert son mordant. Ma mère, j'en suis sûr, aurait continué de s'entremettre à chacun de nos affrontements verbaux. Mais voilà ! Comment (C) aurait-elle toléré que je continue de dépendre plus longtemps d'eux et que je reprenne tranquillos ma trajectoire ascensionnelle de petit bourgeois gâté ? *Exit* mon si sérieux projet d'agreg, et avec lui mon dernier souci de me (comment dis-tu déjà ?) *leverager* une *vraie* carrière ...

Huit mois plus tard j'étais affecté au 8^{ème} RI de Landau.

Merde ! j'allais oublier ...

(Mais non ! ça ne s'oublie pas : c'est juste une figure de style)

Le CRS façon Robocop qui me fonçait dessus un mois plus tôt, boulevard Saint-Germain (ou Saint-Michel), tu ne vas pas me croire : il m'avait contourné comme on dribble, au dernier moment, avant de poursuivre sa charge héroïque avec les autres, sans le moins du monde me bousculer. Je te jure !...

Je ne connaîtrai jamais ses raisons à lui non plus.

Peut-être ses consignes étaient-elles de ne pas tabasser n'importe qui et n'étais-je que n'importe qui... Peut-être mon insouciance même était-elle de ces mystères irrationnels qu'on préfère éluder... Peut-être était-il amoureux, lui aussi, ou juste un brave type détestant faire du zèle...

A moins... à moins... Bien sûr, Fabrice ! A moins d'un de ces moments de courte grâce, comme en 17, où deux sans grade ennemis échangent un regard avant de s'entretuer, et prennent soudain conscience qu'ils pourraient aussi bien être l'autre.

Deux sans grade qui commencent à soupçonner que leur ennemi commun - et *le seul* - n'est pas en face mais à l'arrière, parmi ces élites qui ont besoin de guerres pour grimper toujours plus vite et plus haut dans les états-majors, et les désignent l'un à l'autre, eux les sans grade, comme boucs émissaires sur qui tirer.

(C) me souffle à l'oreille qu'en 68 on appelait ces flashes de fraternité une *conscience de classe**. Mais sa voix est lointaine et on m'affirme aujourd'hui que le concept est périmé. Que ce n'est pas cela, mais alors pas cela du tout, qui fédère les aspirations désorientées des gilets jaunes...

J'allais dire : *Va savoir !* Mais non : tu le sais déjà puisque tu le dis.

(à suivre)

*C deviendra elle-même écrivaine. Son premier récit devait me confirmer des origines sociales beaucoup plus modestes encore que les miennes.